

"Le populisme de gauche n'existe pas"



Au XIXe siècle, le général Georges Boulanger a ébranlé la IIIe République en lançant un appel au peuple et en rejetant la démocratie représentative. L'épisode boulangiste est la première manifestation du populisme dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui. (BRIDGEMANIMAGES.COM)

L'historien Pascal Ory analyse les origines et les métamorphoses du populisme, dont se réclame ouvertement Jean-Luc Mélenchon.

Par Sylvain Courage et Rémy Dodet

Publié le [09 février 2019 à 12h03](#)

Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, Pascal Ory est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont "Peuple souverain. De la révolution populaire à la radicalité populiste" ([Gallimard](#), 2018). Dans cet entretien à "l'Obs", il explique pourquoi, selon lui, le "populisme de gauche", dont se réclame Jean-Luc Mélenchon, est "une contradiction dans les termes".



Qu'est-ce que le populisme selon vous ? Et quand est-il né ?

Le mot est apparu il y a un siècle et demi en Russie (Narodniki) puis aux Etats-Unis (People's Party) pour qualifier des tentatives de renouvellement de la gauche, vite avortées. Le léninisme est né de cet échec, et le mot a disparu du vocabulaire de la gauche. Mais, au même moment, le populisme, sans le vocable mais au sens exact où on peut l'entendre aujourd'hui, apparaît déjà tout constitué dans des systèmes politiques désormais fondés sur le suffrage universel : un peuple sain se dresse contre un establishment (gouvernement, affairistes...) et des corps intermédiaires (Parlement, presse...) accapareurs et corrompus.

Pourquoi considérez-vous que le boulangisme est la première véritable expression de cette idéologie en France ?

Et sans doute dans le monde. Tout y est, l'"appel au peuple", le leader populaire (un général, mais nettement marqué à gauche) et la convergence des extrêmes : des monarchistes populaires, mais aussi, et en grand nombre – on l'a complètement oublié –, d'anciens communards, de la nuance blanquiste. Le blanquisme est une variante autoritaire de la gauche radicale, qui fait le lien entre les jacobins et les bolcheviques. Boulanger est donc mécaniquement à l'extrême droite (il veut réviser les institutions dans un sens autoritaire), mais son succès, éphémère mais impressionnant, est dû à l'appoint de votes populaires venus de l'extrême gauche. Après son échec, les boulangistes se réinvestiront dans un programme dont la formule a été inventée par un intellectuel venu de la gauche radicale (Wilhelm Marr) : l'antisémitisme.



Pascal Ory. (PASCAL SITTLER/RÉA)

Le "populisme de gauche" dont se réclame Jean-Luc Mélenchon a-t-il jamais existé ?

C'est, comme toujours, une affaire de définition : le populisme est politiquement une droite radicale, mais son génie propre est de l'être dans un style de gauche radicale, qui permet de ratisser large. Voilà pourquoi "populisme de gauche" est une contradiction dans les termes. Si la formule est peu à peu reprise par des intellectuels comme [Chantal Mouffe](#) ou des dirigeants comme Jean-Luc Mélenchon, j'y vois surtout l'indice d'un échec intellectuel – l'impossibilité de continuer à raisonner sur les bases marxistes – et d'un échec politique – celui de la plus

longue expérience de gauche radicale de l'histoire moderne (l'URSS) et de son effondrement, suivi par ceux du maoïsme et du castrisme. On jette le prolétariat avec l'eau du bain, on substitue à la lutte des classes les clivages bas/haut et peuple/élite. Lénine doit se retourner dans son mausolée.

[Il l'a prédite mais elle l'ignore : Mélenchon et la révolte des "gilets jaunes"](#)

Qu'en est-il du populisme en Amérique latine ? Le chavisme est-il un "populisme de gauche" ?

L'Amérique latine est un remarquable laboratoire de solutions populistes variées, d'abord para-fascistes (Perón, le Vargas de l'"Etat nouveau"...) puis post-marxistes (le Vargas d'après-guerre, Chávez...). C'est surtout un laboratoire de l'échec de ces solutions : soit la chute (Maduro), soit l'affadissement (Kirchner). Lula, lui, se situait dans une perspective classique d'exercice du pouvoir à gauche ; ça n'a pas, non plus, empêché une [victoire populiste](#), fondée, au Brésil comme dans la Turquie d'Erdogan, sur la mobilisation vers la droite des petites classes moyennes. Tout le monde a oublié l'itinéraire du Bolivien Paz Estenssoro, passé d'une présidence d'extrême gauche à une présidence de droite ultra-libérale. Ce n'est pas du "confusionnisme" : c'est une logique radicale qui veut dépasser le clivage gauche-droite et qui ne retient que le mot "extrême". Nous en sommes là aujourd'hui.

Le populisme ne peut donc pas être "de gauche"...

Regardez l'Italie – qui fut il y a un siècle le lieu d'incubation de la seule innovation idéologique du XXe siècle, à savoir le fascisme : dans la coalition gouvernementale actuelle, par ailleurs fragile, le mouvement populiste strict, c'est la Ligue. Mais il a eu besoin de l'appoint d'une fraction post-moderne de la gauche radicale – le Mouvement 5 Etoiles. Moyennant quoi, c'est Salvini – type achevé du leader populiste du XXIe siècle – qui prend toute la lumière. Ce qui retient La France insoumise de basculer dans le populisme, c'est son traditionalisme de gauche. Un indice : elle garde majoritairement sur la question des immigrés une position humaniste. Le M5E n'a jamais eu ces états d'âme. Il a été très vite dans la tendance mondiale actuelle, des Etats-Unis de Trump à l'Inde du Parti du Peuple indien (BJP), le plus grand parti du monde : la xénophobie.

[Populisme, nationalisme : comment en est-on arrivés là ?](#)

Selon vous, le populisme peut aussi être regardé comme une manifestation de la "démocratie autoritaire" telle que l'a définie la philosophie politique de la Grèce antique...

Là aussi, c'est affaire de définition : la notion de démocratie n'intègre la valeur de liberté que si c'est une démocratie libérale. L'histoire de la démocratie, depuis l'Antiquité grecque des "tyrans", est parsemée de démocraties autoritaires, voire totalitaires.

Qui a incarné cette "démocratie autoritaire" dans l'histoire de France ?

La France a innové, avec les deux Bonaparte, qui fondent leur dictature moderniste sur le "plébiscite". Louis-Napoléon a été le premier chef de l'Etat français élu, et massivement, par le suffrage universel, et il a fait son coup d'Etat, en 1851, en rétablissant ledit suffrage, que venait de liquider la droite parlementaire. Mais qui le sait ?... On enseigne l'histoire, mais l'histoire n'enseigne rien.

Quelle est la relation du populisme au fascisme ?

Le fascisme est la forme durcie du populisme. Mussolini est un cas emblématique de convergence des extrêmes – le leader de la gauche radicale italienne, qui fait dissidence en

créant un journal intitulé "Il Popolo d'Italia", qui entraîne derrière lui quantité de militants et d'électeurs de gauche, tout en se positionnant d'emblée à l'extrême droite par la violence – typiquement radicale – de ses attaques contre son ancienne famille politique. Chez lui comme chez Hitler, le style de gauche est garanti par le culte de l'Etat et du parti des "camarades", la critique acerbe des élites traditionnelles et des "ploutocrates", évidemment antinationaux, etc.

Pourquoi dites-vous que le monde entre dans une "ère populiste" ?

Depuis 1945, nous sommes passés – à l'échelle mondiale – par trois cycles : "progressiste" jusqu'au milieu des années 1970, "libéral", ensuite, jusqu'au milieu des années 2010. Le vote du Brexit, en 2016, marque l'entrée officielle dans un troisième cycle, "populiste". Dans cette nouvelle ère, le choix populaire mêle l'émotionnel de souffrances coalisées (exploitation parfois, domination toujours, sans oublier l'humiliation, grand ressort du populisme) et le rationnel du constat du triple échec Lénine-Mao-Chávez.

[Après les "gilets jaunes", le danger de la récupération populiste](#)

Comment cette ère populiste est-elle favorisée par la menace climatique ?

L'histoire ne se répète pas, mais l'histoire se pense, et entre autres par analogie. Structurellement, les années 1930 s'étaient fabriquées une "menace", le bolchevisme – aujourd'hui l'islamisme –, une "réaction", le fascisme – aujourd'hui le populisme. Désormais, la crise qui pourrait cristalliser l'aspiration à des solutions violentes est moins économique, façon 1929, qu'elle n'est écologique. Pour ma part, je ne vois pas comment les libertés publiques pourraient progresser à l'échelle mondiale si, par exemple, le rapport du Giec [*le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'Evolution du Climat*] se réalise. Un continuateur d'Orwell peut, d'ores et déjà, écrire un "2084".

Propos recueillis par Sylvain Courage et Rémy Dodet, L'OBS.